

Bernard Tellez

Tempo lent,
rue d'Amsterdam



*Tempo lent,
rue d'Amsterdam*



Bernard Tellez

Tempo lent,
rue d'Amsterdam

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3578-1

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Un fort coup de vent du sud, chargé de lourdes averses, balaie la ville, depuis des jours... Les bateaux tanguent sur le port, les enseignes s'éteignent et s'allument, dans les rues désertes. Il n'y a pas un seul passant, dehors, à longer les trottoirs, à part quelques voitures qui passent, dans une débâcle de branches d'arbres et de papiers, avec des poubelles renversées par le vent, sur la chaussée, des véhicules où le chauffage marche à fond, où l'on se sent bien au chaud, les phares se réfléchissant sur les vitrines des magasins, sur l'asphalte humide. Les branches nues des arbres s'agitent, comme des démons, en colère, leurs troncs tordus gémissent et menacent de se rompre, sous l'action du vent, risquant d'être déracinés.

Poussé dans le dos, Yannick Mendes, marche, avec facilité. Les plus fortes rafales le dirigent vers la gare maritime, mais il résiste aux assauts du vent, autant qu'il peut, au risque d'être déséquilibré. Il n'a aucune raison de se hâter. En cette période de l'année, les ferries circulent, à moitié vides, les salles d'attente, sont quasi vides, aussi. Depuis des mois, il subit la loi du climat nordique, en oubliant comment le temps passe, sans joie, ni profit. Il n'est pas maître du temps, même s'il sent qu'il y a toujours quelque chose, à

terminer, toujours quelque chose qui ne peut pas attendre, ni être repoussé. Le délai que l'on se donne, ou qu'il s'impose, à moins qu'il ne soit donné par les éléments, ce quelque chose de supérieur à nous, l'effraie, comme un échéancier, où les jours sont comptés. C'est pour échapper à cette ronde infernale, qu'il va et vient, à vingt minutes de Helsingborg, en Suède. L'horloge pointe les minutes, mesure le temps, inexorablement. Le ferry n'arrive jamais à destination, il ne fait que des aller et retour. En franchissant le détroit, deux fois par jour, il n'emprunte pas toujours le même transbordeur. Cela dépend où il a élu domicile, à bord de son voilier qui peut aborder n'importe où, à Elseneur, au Danemark, ou dans la rade de Göteborg. Grâce à son co-pilote, Svetlana, la Russe, qui a troqué ses patins à glace, contre le volant d'un sloop de haute mer, à la vue des pêcheurs, qui naviguent, comme à l'accoutumée, dans un décor de vagues déchaînées, où le ciel change, sans arrêt, le côté désagréable de sa routine, s'estompe, peu à peu. Son bateau, le « Smoldek », avec coque en acier, et moteur diesel de soixante deux chevaux, peut aller jusqu'au bout du monde. Il n'a pas vraiment de port d'attache.

Il est un frontalier, aux yeux de la Suède, et du Danemark. On s'est renseigné, il ne trafique pas. Il est plutôt un oiseau migrateur, auquel on a donné la becquée, trop longtemps. Parfois, après la traversée, au moment de descendre à terre, il se donne à croire que tout ne sera pas comme d'habitude. Mais la plupart du temps, ce n'est que pure illusion, le ciel est gris, il pleut beaucoup, il y a énormément de vent. La mer passe sur les pontons du port, ce qui n'empêche pas d'aller à terre. L'exemple type d'un hiver, en

Scanie, ou au Danemark : humide, maussade, brumeux, sinistre. Depuis sa rencontre avec Olof Gurstenberg, il ne pouvait plus rester à Göteborg...

L'hiver est assez doux, il a neigé quelques jours, en décembre, mais la neige n'a pas tenu. Une seule nuit, le thermomètre est descendu à moins dix degrés. La plupart du temps, la température reste aux alentours de zéro. Les voitures ralentissent, les portes claquent, les statues de bronze sont toujours là...

Il marche, et se souvient... Il se dit qu'il faut commencer, au début, ou remonter, à zéro : c'est loin, la France... Mais on ne peut pas, la vie continue, il convient de rester sur le qui-vive. Comment Olof Gurstenberg, avait-il pu connaître son père ? C'est quelque part, ailleurs, dans le temps, dans l'espace... On ne peut pas, si jeune, se pencher sur son passé, à moins qu'il vous reste en travers de la gorge, comme une arête de poisson mal placée... Boire ne suffit de rien, ni d'absorber de la mie de pain pour l'enlever. Comme un chat roulé en boule qui attend son heure, il vous défie... Et il y a le froid, le vent, la pluie, la mer démontée... A certaines heures de la nuit, dans le va et vient de la lampe à pétrole, le balancement du bateau qui grince sur ses amarres, la présence de Svetlana qui dort, il se souvient. Tout paraît tangible, accessible, à sa vision, comme on caresse la patine d'un tableau réservé à des moments privilégiés...

*

* *

Les phares limitent, débusquent les maisons livides, les grands arbres offusqués. Le conducteur,

fixe la route, sans jamais presque ciller des paupières. Il perçoit la respiration familière de son fils Yannick, qui paraît dormir, mais le petit ne dort pas. Couché en chien de fusil, dans un siège aussi large que son lit, il a juste un peu peur, à cause de l'obscurité, mais il a confiance. Parfois, à chaque voiture qui croise la leur, il lève les yeux, au dessus du tableau de bord, puis les détourne, ou les referme, ébloui par les phares. José Mendes, un peu inquiet, poursuit son chemin, dans la nuit.

– On va arriver ? demande Yannick, à mi-voix, d'un ton incertain...

C'est la troisième fois qu'il pose sa question. Son père fait oui, de la tête, sans presque l'affirmer, manifeste, à peine un regard dans sa direction, ce qui suffit à l'émouvoir, après coup, à le rendre tendre, presque à le culpabiliser. Il appuie vivement sur l'une des touches de la radio, dessous le tableau de bord. La disquette tourne... Bach prend possession du royaume de cuir, de métal, et de clignotants, de l'habitacle. « Jésus, que ma joie demeure... » Cela fait patienter le gamin, sans doute, d'écouter, mais cela renforce, aussi, celui qui conduit, les mains sur le volant, dans son attitude impassible, la froideur de son regard, avec, à peine perceptible, ce brin d'inquiétude.

– Bach, dit Yannick, avec satisfaction.

On traverse en trombe un village, qui n'a pas le temps de se réveiller. De nouveau, ce sont les arbres qui se dressent, et dorment debout. « Ils sont tous nus ! », pense-t-il. La lueur des phares semble les déshabiller, en un tournemain, avant de les rejeter dans l'oubli, ou dans la nuit.

Un éclat de feu brûlant, insistant, apparaît dans le rétroviseur, impératif, impatient, avec des appels de phare. Sont-ils suivis ? A constater qu'une voiture suit leur route, de trop près, dans la nuit, José Mendes accélère, prend du champ, parce qu'il a découvert aussi, dans l'étroit miroir, son visage qu'il a fui, à cause de l'expression du regard...

– Laissons-le passer, dit-il... Il relâche un peu le pied...

C'est une autre voiture, cela peut-être celle de n'importe qui... Elle peut le dépasser, ralentir, et le prendre de travers, l'obliger à stopper... Yannick se retourne, mais il ne peut rien voir. Il semble qu'un homme, et une femme, sont là, ensommeillés, dans l'habitacle restreint de leur véhicule :

– Je le dépasse ? demande, sans doute, le conducteur de l'autre véhicule.

– Il roule bien assez vite, il éclaire notre route. Restons derrière lui...

A cause de cette raison connue de lui seul, pourquoi son père a-t-il choisi cette route, à cette heure ? « Vais-je ralentir, pour qu'ils puissent passer ? se demande-t-il. Cela paraît plus naturel de garder l'allure. Qu'est-ce que cela peut faire, que l'autre véhicule nous colle, au train ? » Sa résolution de ne laisser passer personne, prend corps dans une réaction de rancune absolue, que tout autre calcul, tout raisonnement, rendraient factices. Il ralentit même la vitesse. Appels de phare, de nouveau, derrière... Yannick achève de bâiller, et demande, de nouveau :

– Tu crois que l'on n'aurait pas pu prendre une autre route ?

Il se tourne vers son père, en attendant une réponse qu'il n'espère plus, ou, à peine. Il voit la silhouette de l'homme qui conduit, au volant, éclairée par le tableau de bord, et prend peur : l'œil est seul, cerné par le bistre des paupières, et ce profil d'indien, cette immobilité de rapace...

– J'ai confiance, dit-il, en posant sa main sur celle la plus proche de lui, qui tient le volant.

Ce contact suffit à José Mendes pour deviner tout ce que le petit garçon ressent. « Il ne fait qu'un avec moi. J'ai tous les droits, oui, tous les droits ! », songe-t-il. Il tourne son visage vers l'enfant. Sa bouche seule sourit. Yannick voit le visage de son père, malgré la lueur brillante qui traverse son regard, et se met à rire, à sourire, lui aussi... Dans la figure charmante du gosse, l'homme ne voit que ce sourire, réconforté.

Le carrefour est là, après le tournant. Le conducteur ne connaît pas les lieux. Ce décor de nuit, rend tout plus vaste, plus froid, dans une lenteur solennelle, un décor de marbre. Les phares ne peuvent pas éclairer au delà du panneau « virage dangereux ». Ce panneau marque peut-être une frontière à ne pas franchir... L'homme sent son corps, d'instinct, se durcir, se rétracter, ce compagnon de toujours, qui se révolte. Il se raidit, les mains sur le volant, s'approprie le fonctionnement de la voiture, qui lui reste fidèle. « J'aurais du boire, un verre, quelque part ! », songe-t-il.

La BMW amorce le virage. Les phares révèlent d'un coup, le carrefour, les poteaux télégraphiques, les feux tricolores, le transformateur électrique. Une voiture passe, de travers, au feu rouge, comme un train que l'on n'attendait pas. La BMW va la heurter,

au passage, c'est inévitable. José Mendes appuie à fond, sur les freins, autant qu'il peut, mais la BMW dérive, soudain, sans ralentir, vers la guérite de béton. Yannick se dresse sur son séant, du doigt, désigne l'obstacle qui grandit, qui prend soudain tout le champ de son regard.

– Papa !

Un mot seulement, une voix enrouée de peur, qui déclenche en l'homme, un ressort judicieux :

– Roule-boule ! lui crie-t-il. Jette-toi, en bas !

C'est un de leurs jeux. Yannick obéit aussitôt, se roule en boule et glisse mollement du siège, sur le tapis de sol.

Droit sur le transformateur. Les pneus de la voiture, derrière, hurlent, crissent, cela couvre le bruit du choc. Tout se fige d'un coup : la carcasse noire encastrée dans le béton, la seconde voiture qui s'arrête, sur place, les deux passagers, les yeux, et la bouche, grands ouverts, immobilisés par la stupeur, un instant. Le conducteur du véhicule qui suivait, se débat, fébrilement, avec le verrou de sa ceinture de sécurité, car ses mains tremblent...

– Vite ! souffle sa compagne.

– Aide-moi donc !

Il ne prend pas le temps de refermer la portière, et court, comme un homme ivre, vers cette informe masse de métal noir enfoncé, dans le ciment gris, dont les phares brillamment éclairés de sa voiture, tirent une ombre grotesque. Il s'élève du véhicule meurtri, vivante, inquiétante, une odeur de cramé de fumée qui hésite encore.

La femme quitte le véhicule, à son tour. Elle paraît croire qu'elle va tomber, que ses jambes vont lui

manquer, mais elle réussit à se mettre debout, à courir, une main sur son cœur pour l'empêcher de battre violemment, aussi vite.

– N'approche pas, ne regarde pas !

C'est ce que l'on dit, parfois, dans certains films. Le spectacle est, à peine, horrible : l'homme paraît dormir, et le sang coule à flots des ses oreilles, de son front.

– Il est mort ? murmure-t-elle.

– Je ne crois pas, mais il se vide. Il doit être disloqué, comme tout le reste... Oh, regarde !

Il aperçoit l'enfant pelotonné dans son nid de ferraille, intact.

– Dégageons-le d'abord, la voiture va prendre feu !

L'homme s'acharne à ouvrir ce qui reste de la portière. Il s'essuie le fond, reprend souffle.

– Essaie de le saisir, tu es plus mince.

Elle y parvient, elle ramène contre elle, son petit corps souple, avec sa tête qui ballotte, et l'entend murmurer :

– Papa, embrasse-moi !

Elle fond en larmes.

– Vite, dépêchons-nous ! La voiture va prendre feu !

Une fumée noire s'élève du tas de ferraille encastré. Un silence oppressant, celui des vestiges d'un lieu figé de solitude, de débâcle, et d'abandon, qui paraît s'élever, en même temps que la fumée grossit, par endroits, sous le capot enfoncé. Le ciel impassible a l'air d'avoir pris sa distance, vis à vis du spectacle, dans la lumière tranchante des phares de leur véhicule, une Peugeot Espace. L'homme se

dirige vers sa voiture, et prête l'oreille. Sa femme le précède un peu, avec l'enfant.

– Tu entends ?

C'est comme un grésillement, dans sa tonalité, venu d'on ne sait où, ce Bach imperturbable...

– « Jésus, que ma joie demeure ». Tu te rends compte !

Ils le déposent sur le siège arrière de leur propre voiture, emmitouflé dans une couverture, lui passent la ceinture de sécurité. On entend le bruit du déclic.

– Il dort, ou il est évanoui ?

– Il dort, ou les deux !

Sorti du champ d'action des phares, on devine l'architecture grossière, le fantôme d'une maison. L'homme part, en courant, dans cette direction. Son portable ne fonctionne pas, à croire qu'il paraît hors d'usage... Il sent que la seule chance de celui qui respire encore, dans son cercueil de métal broyé, est qu'il coure le plus vite possible. Tout ce sang, tout ce sang qui coule... Finalement, il s'arrête, il a réussi à mettre en marche, son appareil. Il fait le quinze, le dix-sept...

– Un accident ! Vite !

Il a du mal à situer le lieu... C'est à la limite du Tarn, non loin de la rivière. Près d'une petite ville, en France, dans le Midi...

Vingt minutes ont suffi, il n'a pas fallu davantage aux gendarmes pour arriver. Vingt interminables minutes, dans ce coin perdu. Il fallait s'y attendre. Ils voient descendre lourdement les cinq hommes bardés de cuir noir, engoncés dans leur sommeil. Et ceux qui attendaient, semblent déchargés de toute

responsabilité, à part le gosse qui dort, dans leur voiture : deux sentinelles que l'on relève. Ils attendent, debout, immobiles, sans une parole. Un regard, de temps à autre, sur l'enfant qui tient toujours les yeux fermés... Sur l'homme assis, dans la voiture, à quoi bon !

La voiture officielle se range, de guingois, sur le bas-côté, toutes lumières allumées, avec le petit phare affolé, affolant, qui tourne bleu, sur le toit. Les gendarmes retirent leurs gants... La femme a tendance à voir leurs mains, assez épaisses, plutôt que fines, leurs doigts gourds, qui vont se charger de tout. Brusquement, elle a la certitude que l'inconnu va mourir, que seule des mains de femme, ou d'enfant, pourraient le sauver. Cela doit se lire sur son visage, car l'un des gendarmes, aux sourcils aussi épais que ses moustaches, dit :

– Nous ne pouvons rien faire, sans l'arrivée de l'ambulance.

L'un d'entre eux tire un carnet, et un crayon, de sa poche. Ces grosses lignes qu'il écrit lisiblement vont devenir procès-verbal, rapport, dossier : des heures de frappe, des dizaines de pages, pour le commissaire, le préfet, le juge, le notaire, l'assurance. Deux autres prennent des mesures sur la route, tracent des lignes, à la craie, en écoliers consciencieux.

Le point initial est l'endroit où le petit Yannick, le regard exorbité, en état de choc, désignait du doigt, la guérite de béton, après que la voiture a dérivé : « Papa ! » Il ont vu passer le véhicule interdit, en ouragan, phares allumés... La collision était prévue, mais le conducteur de la BMW, son père, s'est légèrement déporté sur la droite, en freinant... La distance était trop courte : ce fut le heurt, contre la

bâtisse de ciment du transformateur, la voiture qui s'écrase, l'avant enfoncé, plié en deux, comme du carton. A quelle vitesse roulaient-ils ? Difficile à dire, le sémaphore était au vert. José Mendes semble perdre connaissance, touché au front par la carlingue emboutie. Son sang fait son chemin, lentement, des oreilles, du front, et coule sur la chaussée, à travers un écheveau de tôles enfoncées, déchiquetées, goutte à goutte... Il commence à se vider. Yannick n'a plus rien vu, ou ne veut rien voir... Il est en ce moment dans la Peugeot, où il feint de dormir, où il a perdu connaissance, peut-être sous l'effet d'une crise d'épilepsie passagère, comme s'il vient de subir une narcose, un électrochoc... Décharge électrique anormale des neurones, comme un court-circuit, devant un choc trop brutal, à supporter, pour ses sens, son mental d'enfant, accompagné d'une somnolence transitoire...

– Je ne comprends pas, dit le gendarme aux sourcils, aux épaulettes de brigadier.

– Quoi donc, chef ?

– Le gosse, assis sur le siège avant, ce qui est interdit. Des ceintures de sécurité, non mises... Il était fou, ce type, ou quoi !

Il a employé l'imparfait. La femme tressaille. Il répare aussitôt :

– J'espère qu'il nous expliquera cela, lui-même.

Un des hommes arrive, en courant :

– J'ai son portefeuille, chef ! Non, je n'ai touché à rien : il est tombé, par terre.

Les gros doigts manipulent le cuir tâché de sang, à la recherche de papiers.

– José Mendes, cela me dit quelque chose.

– Va donc voir dans le van, en consultant l'ordinateur, pour voir s'il n'est pas recherché !

– L'enfant aussi ? demande la femme.

Le brigadier ne répond pas.

Le gendarme revient, au bout d'un instant.

– J'ai des nouvelles, chef ! José Mendes, truand, en cavale. Vient d'Italie. Gros calibre, recherché par toutes les polices. Soupçonné d'avoir fait partie d'une fusillade à la frontière italienne, sur une côte sauvage de la Riviera, en voulant accoster, près de Menton, à bord d'une vedette volée... Deux douaniers morts, entre autres...

Les gros doigts continuent de manipuler le cuir tâché de sang, à la recherche d'autres papiers...

– C'est écrit, en italien, dit-il. Tiens, d'après ce que je comprends, il demande que son cœur soit greffé, sur un malade cardiaque, en cas d'accident. On a des instructions, là-dessus. Il faut prévenir les gens de l'ambulance.

En continuant de compulser les papiers contenus dans le porte-feuille, stupéfait de découvrir que José Mendes fait don de ses organes à la science, il reste pensif, abasourdi. « Joli geste, songe-t-il, contradictoire, pour un truand qui a plusieurs meurtres à se reprocher... Une façon de se racheter. Mais pourquoi ? »

Le gendarme hausse les épaules.

– Va savoir se qui se passe dans la tête d'un ennemi public numéro un. On n'a pas toujours le choix, certes, quand on vient au monde...

L'ambulance arrive, suivie du véhicule des pompiers. Ils s'arrêtent, plus près, en désordre. Les

trois voitures, noire, blanche et rouge, entrecroisent leurs phares. Il est trois heures du matin. Il n'y a personne, dans le village. Sur le toit des deux dernières, le feu tournant semble appeler le ciel au secours. Un interne accompagne les infirmiers. On lui parle du prétendu mort, dont le cœur bat encore, accessible à une possible greffe. L'interne ausculte le mannequin sanglant qui continue à se vider de son sang, avec des précautions inattendues, dans ce décor brutal, parmi des hommes, en uniforme, presque immobiles, comme des soldats de plomb.

– Est-ce qu'il vit encore ? demande le brigadier.

– Son cœur bat toujours.

– Alors, il vit !

« Ce n'est pas sûr », pense l'interne. Il tâte sa main, son poignet : Ils sont froids. Il songe à une mort cérébrale, même si son cœur bat toujours. Il n'a pas le loisir, ni l'envie de discuter.

– Il est cliniquement mort, murmure-t-il.

– Si son cœur bat, ils le sauveront, dit l'automobiliste. Il lui semble qu'il ne veut pas s'être donné tant de mal, en vain.

L'interne ne répond pas. Les infirmiers dégagent le corps de José Mendes. L'un des phares l'éclaire d'une lumière de théâtre. Il est livide, et l'expression de son visage...

– Tu as vu ? On dirait qu'il est paisible.

– Non, murmure la femme que cette face semble fasciner. Il est délivré. Il est mort, dit-elle.

Son mari hausse les épaules, retourne faire son récit, pour la troisième fois : Les gendarmes, les pompiers, la voiture passant de biais...

L'interne ne l'écoute pas : « En route ! »

- Il faut signer là, dit l'uniforme.
- On verra à l'hôpital ! Suivez-nous.
- Et l'enfant ?

- Il vient de l'examiner rapidement, défait sa ceinture de sécurité, et l'emporte.

Du fond de la voiture blanche, on s'affaire déjà, auprès du blessé. L'interne crie impatientement :

- A l'hôpital !
- Puisqu'il n'a rien.
- Qu'en savez-vous ? En route, vous autres !

Ils ferment les vantaux, en se rabattant, qui forment une croix bleue, puis courent vers l'avant. Les deux portières claquent, en même temps. Par les vitres dépolies, on distingue une silhouette blanche, penchée sur une longue forme noire. Le tollé inutile déchire la nuit. Le feu-follet bleu va s'éloigner, suivre l'ambulance, disparaître. Les hommes présents à ce carrefour, immobiles, stupéfaits, se préparent à réintégrer les voitures, démobolisés désormais, comme si l'ambulance vient d'emporter la vie, avec elle.

- Puisque son cœur bat, murmure l'un des gendarmes.

- Il est victime d'une mort cérébrale... Son cœur bat encore, dit la femme, avant de le quitter.

*
* *

Au seuil de l'hôpital, une longue perche rayée blanc et rouge arrête un instant une voiture Mercedes grise, puis se lève pour la laisser passer. Dérisoire, la

barrière qui sépare le monde des malades, de ceux qui se croient bien portants. Un gardien somnolent, prisonnier de la pluie, de sa cage de verre et de béton, feint de filtrer les voitures. Le Professeur Louvard conduit la sienne jusqu'à l'emplacement réservé à M. Le Professeur. Naïve hiérarchie des privilèges, c'est normal... Le Patron se dirige vers le pavillon. Mademoiselle Isard guette, derrière ces portes de verre qui vont s'écarter seules, par respect. Mademoiselle Isard a dû être une femme, autrefois, mais personne ne s'en souvient. Pas plus que son prénom, Sergine, depuis son premier amour, que son amant prononça, avec tendresse, ou sa mère, ou cela se perd dans le souvenir. Elle est devenue Isard, un bonhomme comme les autres, d'ailleurs la blouse blanche contribue à rendre asexué le service. Pourtant, chaque fois qu'un enfant y est soigné, mademoiselle Isard change de visage, de voix, en pénétrant dans sa chambre.

– Toute l'équipe dans mon bureau, Isard.

Le professeur traverse, sans même y penser, les enceintes sacrées, « Interdit au public... Réservé au corps médical... », et pénètre dans son bureau, garni, comme celui de tous les hommes importants, de livres qu'on ne consulte plus. Au mur une réplique d'un tableau de Dufy.

L'équipe, l'y rejoint, sans compter Isard, qui est chez elle, partout, sauf précisément chez elle. Le regard des six assistants change : ce qui les rassemble ici, les fait se ressembler. En les observant, tour à tour, le professeur ressent de la joie, de la fierté, ou de la puissance, que les autres lisent dans son regard.